

Renaud Camus

Onze sites mineurs

**pour des promenades d'arrière-saison
en Lomagne**



Onze sites mineurs
pour des promenades d'arrière-saison
en Lomagne

Renaud Camus

Onze sites mineurs
pour des promenades d'arrière-saison
en Lomagne

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Plusieurs des textes qui composent ce recueil
ont été publiés en 1994 par les éditions Sables,
à Pin-Balma, sous le titre :*

Sept sites mineurs pour des promenades
d'arrière-saison en Lomagne.

© P.O.L éditeur, 1997

ISBN : 2-86744-569-8

*Un peu là...
et beaucoup ailleurs*

Olivier Larronde

I

La fontaine de Magnas

*à Madame,
Madame la comtesse Bertrand de Galard,
en très-respectueux hommage*

Il faut aimer une eau noire.

Il faut aimer une eau si noire que le bleu du ciel bleu, lorsque malgré tout il s'y mire, à travers les branches, et le blanc des nuages boursoufflés que chahute l'autan, voient leur azur et leur candeur – sans s'altérer, bien au contraire, sans rien déchoir de leur franchise et de leur élévation – se ranger en courant, en se tendant, en se creusant, entre les avatars, et parmi les plus noirs, de la noirceur.

Noirs sont les bruns, noirs sont les verts, noire l'heure, noir son reflet.

Tout n'est que reflet, sous ces couverts ruisselants : la terre trop grasse, les générations de feuilles mortes, ces phrases, le sous-bois tout entier. Reflet cette lumière de mystère policier, de jardins sous la pluie, de découverte archéologique et de plaisirs de serre. Reflet le fond même de la mare, tel qu'on arrive à le distinguer parfois, si l'on sait écarter en esprit les vapeurs qui le sillonnent, dans leur course distraite vers l'Albret, vers l'Armagnac et l'océan. Et reflet ce reflet, bien sûr, de nos attendrissements usés, de nos mélancolies, de nos lectures anciennes et de nos espérances. En le miroir laqué que trouent les continents torturés des morènes, l'image des choses est plus près de leur essence, celle de l'arbre, du soir, de la promenade et de la solitude, que ne le seront jamais ces troncs penchés eux-mêmes, ces bambous trop serrés, cette eau sourde faite

terre et qui geint sous le pas, à moins qu'elle ne menace. Le bâton détrem pé que nous jetons pour faire clapoter la forêt, onduler la clairière, le silence sortir un instant de ses retranchements broussailleux, il noue quand il retombe, malheureux bout de bois, tous les pans captieux du décor : aussitôt ils sont le drame, au lieu de n'être que son lieu.

Le bassin, la fontaine, la source, les étangs (et toujours cette eau noire, n'est-ce pas, avec ses Babels croulantes de nuées...). Mais quelle fontaine, dites-vous ? Quelle étroite Jérusalem céleste avec ses créneaux, entre les mains du donateur ? Quelle enquête criminelle, quel témoignage de fouilles, quelle eau noire ? Et de quoi parlez-vous ? Car nous n'apercevons rien de tel... De fait les mots sont bien dans les mots, oui, au fond de ces fourrés, mais ils ne touchent pas leurs bords. Ils tremblent sur eux-mêmes, et leurs syllabes sont exagérément au large, entre les placides harmoniques de

leur sens. Un doute subsiste à leur lisière, un jeu, la place d'un mensonge, d'une églogue, d'un reportage cantonal ou d'un conte. Voyez, ne détournons pas le regard, continuons d'enfoncer nos pas dans ce sol gavé de Lomagne : pourtant nous sommes au Portugal, j'en jurerais ; on dirait aussi bien la Chine.

Pour moi la chose est claire, en effet : j'ai déjà marché dans ce parc. C'était sur des pentes littéraires à l'excès, sans doute, dans cette vallée touffue qui tombe de Sintra vers la mer, sans empressement particulier, on la comprend. Les nénuphars, les aloès, les cryptomérias, les palmes, tout, jusqu'au garde-fou trilobé des terrasses, autour de la maison, cette folie : rien qui ne jargonât floridement à propos de Beckford, de *Vathek* (« ténèbres ; que loin de chasser, j'épaissis »), d'Andalousie mauresque et des plus orientales de nos Indes intérieures. *Montserrat*, j'y songe (et qu'il y ait encore

du hasard, entre les lettres ?) : ainsi se nomme ce jardin. Or on s'est moqué de moi, gentiment mais beaucoup, pour avoir osé voir, envisagé de voir, écrit que j'avais vu, avoué qu'il m'aurait plu de voir, en le château de Plieux, sous certains angles un peu abrupts, dans certaines indulgentes et confuses dispositions de la lumière, un modeste Montsalvat de Lomagne, un Camaalot de Gascogne, un Tintagel des collines : quelque site résolument mineur, lui aussi, d'un Graal décidément dépouillé de ses ors, et de son Précieux Sang. Ce n'était pas, faut-il le dire encore, la vérité de Plieux : loin de moi de l'avoir jamais donnée comme telle ; ce n'était que la vérité de ma rêverie. La relever, dès lors, jeter sur ses épaules une petite phrase ou deux, la faire battre un instant la campagne, il n'y avait jamais là, en somme, que *réalisme*, cela du moins quant aux phrases, n'est-ce pas quant aux rêves, quant à la vérité.

Ainsi de la fontaine de Magnas. Soit : il n'y a pas de fontaine. Ces pavillons de pierre, épars et que font vaciller les racines, aux angles du bassin, ils n'ont rien de véritablement portugais, et d'indien moins encore, ni de mandchou. Nous ne sommes pas à Sintra, nous ne sommes pas dans les jardins du Généraliffe, à Grenade, Mallarmé n'a pas traduit ces bambous, nul faune n'y taillera de calame, pour perpétuer aucune nymphe. Je puis, à la rigueur, vous présenter l'abbé Dastros, si vous voulez, le poète de Saint-Clar ; sous Louis XIII, il s'est plu à chanter ce discret émoi phréatique, que notre œil ne constate plus qu'à peine, dans la pénombre ; encore était-ce pour lui préférer le vin du domaine (dont je ne sache pas qu'il s'en produise encore) :

... que lou bin de Magnas es millou.

Là, êtes-vous contents ? Et le grand mur de soutènement des parterres effacés

du château, au-dessus de ces kiosques ruinés, dans les bois, il est faux, c'est vrai, qu'on puisse le prendre un seul instant pour un bastion égaré de Vauban, ou pour l'assise d'une forteresse inca, nonobstant ses pierres d'angle colossales. Nous n'étions pas si bêtes, d'ailleurs; mais pas si terre-à-terre, non plus, malgré notre amour de la terre, de son odeur, de la boue qu'elle colle à nos bottes, que nous consentions de nous interdire, pour complaire aux champions draconiens de la conformité des choses à leur définition, d'aimer en celles-ci ce que nous savons trop bien qu'elles ne sont pas, mais qu'elles se trouvent pourtant offrir – comme sous une parole une voix, ses résonances, ses brisures – à notre creux-songerie flâneuse.

J'appelle littérature une suspension de la lecture, le déboulé des mots d'entre les mots, du silence à la fente des syllabes, de la bibliothèque entre les lignes. Sous le trompeur abri du nom, voici le masque de per-

sonne. Toute métaphore est pléonasme, en ce sens, puisqu'il n'est de phrase réussie qui ne nous transporte vers d'autres phrases, qui ne s'ouvre sous le poids de notre regard, ne cède sous le pas de notre attention, même flottante, pour nous charrier dans l'air vers tout ce qu'elle n'est pas. Figuration la plus juste de ce gouffre et de cet enlèvement, sans doute, la parenthèse; et dans la parenthèse la parenthèse, il va sans dire. Mais l'art n'a pas besoin de pareil emblème. Il écarte les pans du réel, pour éclairer le très réel abîme dont l'évidence et la syntaxe, le prétendu mot juste, cette ombre, cette eau noire, sont le théâtre et le blason.

J'appelle promenade cet affleurement de l'ailleurs, dans l'ici. Oh! Nous sommes si peu là... Mais à cette fontaine moins encore, puisque fontaine il n'y a pas, pour ainsi dire. Nous n'avons pas lu *Le Triomphe de la langue gasconne, avec le plaidoyer des*

quatre saisons et des quatre éléments devant le pasteur de Lomagne ; d'ailleurs ce n'est même pas dans cet ouvrage que figurent, s'ils existent bien, les vers que nous aimerions entendre, et que murmure peut-être, en effet, cet infime filet d'eau ; mais vraiment sa voix est trop faible, et de toute façon nous ne comprenons pas le gascon. Nous n'avons pas trouvé le Graal, loin s'en faut. Et si nous disons *nous*, c'est parce que *je*, déjà, serait un pluriel de majesté, en l'occurrence ; et parce qu'il y a de la place pour tout un atelier de faiseurs d'odelettes, de tricheurs de dames et de trouveurs de pur rien, dans les galeries, les corridors, les cloîtres et les caves de ce pronom.

Plus haut, sur le plateau, là d'où l'on voit le clocher de Plieux, le moulin de Rochegude, les cyprès en bouquet de Saint-Créac, jaillis en île des Morts de l'étroit cimetière, au-dessus de toute la Gascogne, plus haut les allées sont plus blanches, à

mesure qu'elles s'approchent du château : plus sableuses, et leurs courbes plus lentes, plus nobles, plus amoureuses d'une lumière plus heureuse. On sent qu'il doit y avoir du bonheur sans nous, dans les entours de ce lierre, de cette grille, de cette cour d'honneur et de ce grand espace à découvert. Par les belles après-midi d'octobre, et de novembre encore, tout est silence et soleil pâle, le long du jardin potager ; en ces parages règne un ordre sans preuve, et l'on se dit que la vie n'est pas plus vraie, pas plus drue, pas plus exacte en ses rendez-vous, dans les lieux de la terre où son cœur bat plus vite, apparemment, dans les ateliers d'artistes, au creux des métropoles de l'esprit, dans les salles de concert quand le chef vient de lever sa baguette, au bord des piscines des plus beaux êtres de ce monde. L'absence, ici, toutes ces absences, tous ces manques, l'art, le plaisir, sa quête, la conversation, le pouvoir, ses fourragères et ses jeux, voici qu'une solennité limpide – est-ce

Achévé d'imprimer en juin 1997
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1530
N° d'imprimeur : 97
Dépôt légal : juin 1997
Imprimé en France



Renaud Camus
**Onze sites mineurs
pour des promenades
d'arrière-saison en Lomagne**

Cette édition électronique du livre
Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne
de RENAUD CAMUS
a été réalisée le 17 avril 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 1997
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445699 - Numéro d'édition : 51).
Code Sodis : N55719 - ISBN : 9782818018668
Numéro d'édition : 253008.